Document generated on 06/06/2025 8:52 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Des nouvelles de la planète

Daniel Sernine

Number 18, May–Summer 1989

La vérité

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3388ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sernine, D. (1989). Des nouvelles de la planète. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 8–12.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Des nouvelles de la planète

Daniel Sernine

Le vélix déploie ses roues et se pose dans un soupir de ses turbines, comme si la mécanique elle-même souffrait de la canicule. Une portière se soulève et Valmont descend, plissant les paupières sous l'éclat blanchâtre du ciel.

— J'ai cru que vous aviez changé d'idée, lui dit Jessica lorsqu'il la rejoint à l'ombre d'un arbre.

Elle a posé sur une table le claviécran avec lequel elle travaillait. Comment peut-elle préférer l'air étouffant de cet après-midi de mai à celui climatisé de la salle informatique?

— En vélix, on est à la merci des embouteillages, répond Valmont à sa remarque d'accueil. Un commando pro-exist a attaqué un camion sur l'autoroute pour «libérer» seize cents poules et poulets destinés à l'abattoir. Le commando a causé un accident, il y a eu une quarantaine de morts, surtout les passagers d'un autocar.

Il passe les doigts sur ses sourcils, les retire mouillés de sueur.

— Deux heures d'attente en plein soleil, conclut-il.

Jessica a un geste vers une carafe sur laquelle perlent des gouttes de condensation, et l'homme se verse un grand verre de punch.

En prenant sa première gorgée, il inspecte du regard une partie de la propriété, les haies, le gazon pour lequel on doit dépenser une fortune en eau. Il aperçoit un homme à quelque distance d'eux, penché sur des rosiers. Il l'a vu quelquefois; Jessica lui a parlé de lui, évoquant un traumatisme récent, peut-être un autre plus ancien; le manoir et ses terres sont en quelque sorte devenus son refuge.

— Comment va notre homme?

— Gil va bien.

Valmont la regarde, se demandant s'il doit éclaircir sa question.

— Il répond au traitement, précise Jessica.

— Il reprend contact avec la réalité?

— Il a un long chemin à faire, réplique Jessica en se levant et en reprenant le claviécran. Mais il commence à admettre certaines choses, comme la vraie date.

— La date?

— L'année. Jusque récemment, il était persuadé que l'an 2 000 n'était pas encore passé. Une sorte de millénarisme inversé; il attendait, espérait et craignait, tout à la fois, une sorte de fin du monde associée à un chiffre signifiant. Mais l'an 2 000 est passé et le chaos continue.

— Pour ça, il continue, commente Valmont à l'intention de personne en particulier, posant sur la table son verre déjà vide.

Il emboîte le pas à la femme. Une belle dame, Jessica. Elle a peut-être le même âge que Gil Behrer, là-bas, la presque soixantaine, mais elle en paraît quarante à peine.

— Comment pouvait-il se convaincre de fausses dates? s'enquiert Valmont, intrigué. Est-ce qu'il ne travaillait pas dans un ministère? Il devait voir tous les jours des documents datés?

— Il pouvait aussi soutenir une conversation et substituer «sa» réalité à toutes les fois qu'une référence temporelle était formulée.

Valmont observe l'homme à mesure qu'il se rapproche. Des cheveux gris, beaucoup de blancs, des traits flous comme si la tension d'un tiers de siècle s'était relâchée en quelques mois et que le visage ne s'était pas trouvé d'autre expression à assumer.

— Il a l'air... mou, observe Valmont en baissant instinctivement la voix.

— Les médicaments lui font ça. Il souffre d'une maladie très douloureuse. Physiologique, ajoute Jessica avant que Valmont ne lui demande de préciser.

— Pourquoi le traiter ici, sur Terre? Ne serait-il pas mieux...

— On doit le laisser en contact avec la réalité, le plus possible, répond Jessica avant qu'il ne complète sa question. La réalité terrienne, s'entend, puisque c'est elle qui fait problème.

Marchant le long des rosiers, Behrer s'est approché lui aussi du grand manoir vers lequel Valmont et son hôtesse se dirigent.

— Je suis tentée... commence Jessica à mi-voix, en ralentissant le pas. Nous allons essayer quelque chose. Bisensang a dit qu'il faudrait s'y risquer, tôt ou tard.

Un peu ennuyé, Valmont attend avec elle que Behrer les rejoigne. Il s'essuie le front avec ses doigts, les retire un peu huileux de lotion solaire. Il ne peut protéger ses gènes des rayons ultraviolets, mais au moins il sauvera sa peau.

— Les roses supportent mal la chaleur, leur annonce Behrer.

Au moins, «sa» vérité et la réalité se recoupent sur certains points fondamentaux, tel le climat.

Patiente, Jessica fait une conversation légère, durant un moment. Puis, posant sa main sur une plaque sensible, elle fait s'ouvrir une porte, si discrètement aménagée dans le mur des fondations qu'elle passe inaperçue au premier coup d'œil.

Au bas d'un escalier, derrière une seconde porte, vitrée celle-là, on distingue une salle où seuls des écrans cathodiques et quelques diodes sont visibles dans la pénombre.

— Gil, savez-vous ce que nous faisons dans cette salle? demande doucement Jessica.

Behrer hésite, tel un candidat flairant une question piège à un examen.

— Vous voulez descendre avec nous?

Craindrait-il la vérité? Craindrait-il que sa réalité soit différente de *la* réalité? Il se décide, emboîte le pas à Jessica; Valmont ferme la marche. En bas, la femme pose son claviécran sur une console. Frissonnant dans la fraîcheur du souterrain, Valmont donne à un préposé la disquette qu'il est venu porter.

— Des sondages, voilà ce que nous faisons, explique Jessica. Des sondages d'opinion, essentiellement. L'évolution des mentalités année par année, mois par mois, à l'Est, à l'Ouest, dans les deux hémisphères.

Behrer paraît se buter. Pourtant, il est venu ici plus d'une fois; il réside au manoir depuis des mois et y venait bien avant cela. Poussait-il son «interprétation» de la réalité jusqu'à lire sur les écrans des informations qui ne s'y trouvaient pas?

— Des sondages à l'échelle de l'humanité, poursuit Jessica, et sans que les répondants sachent qu'ils ont été sondés. Ou du moins, sans qu'ils sachent sur quoi les recherches portaient vraiment.

— Mais plusieurs savent les vraies questions, réplique Behrer. *La* vraie question.

— C'est juste, intervient Valmont. Une partie des gens sondés se font poser des questions sans détour.

Jessica, toutefois, suit sa propre approche:

— Quelle est-elle, Gil? Quelle est-elle, la *vraie* question?

— «Est-ce que l'humanité devrait continuer... continuer de...»

Valmont l'observe, mal à l'aise, comme s'il siégeait sur le jury d'une entrevue, devant un candidat nerveux soudain mis en déroute. Behrer se tait, se contentant de promener son regard sur les terminaux de l'ordinateur, simples postes de travail avec le minimum de technologie informatique. Sur quelques écrans couleur, des visages très animés rejouent muettement quelque émission de débat public; sous les images, l'ordinateur analyse les mots clés accompagnés de chiffres de récurrence, affiche des enchaînements d'idées et des arborescences de concepts.

Jessica montre les claviers alphanumériques de l'ordinateur, les touches de commande des magnétoscopes, les lecteurs de disques.

— Est-ce que ça ressemble aux commandes d'une base de missiles, d'un réseau orbital? demande-t-elle avec plus d'intensité dans la voix. Est-ce que vous voyez des cartes démographiques, climatologiques, des cartes des vents ou des courants marins?

Écouteurs aux oreilles, les quelques hommes et femmes assis aux consoles font semblant de ne pas se laisser distraire.

Behrer hoche vaguement la tête, de haut en bas. Impossible de dire s'il croit les explications de Jessica, s'il réagit à ses questions, impossible même de savoir ce qu'il voit, lui. Lorsqu'enfin il ouvre la bouche, il surprend Valmont:

— Si vous avez besoin de moi, je serai en haut, au jardin.

Et il remonte vers la sortie, apparemment pas désarçonné par la confrontation. Jessica hausse les épaules, pas plus décontenancée.

— Voyons ces données que vous avez apportées, dit-elle à Valmont sans faire plus de cas de Behrer.

•

La lumière du soleil a viré au jaune lorsque Valmont remonte à l'extérieur. Lumière oblique, jaune ambré, qui donne un peu de couleur aux visages moites de transpiration. Sur une chaise de jardin, à l'ombre, Behrer observe une fillette, à distance. Il tourne le visage vers Valmont. On dirait qu'il va poser une question, des questions, mais il ne dit rien. Repris par la soif, Valmont se verse à nouveau un grand verre, d'une nouvelle carafe glacée qu'un robot a dû apporter récemment.

— Dites-moi, fait Behrer à mi-voix, vous venez de la ville...

Valmont acquiesce vaguement.

— Dites-moi ce que vous avez vu, aujourd'hui. En ville, en route... La vérité. Est-ce que le monde va mieux?

Valmont repense au coup pro-exist, aussi violent qu'un attentat nihiliste, il revoit l'autocar renversé, dégorgeant une fumée noire, la ferraille des voitures embouties, les corps alignés sur le bas-côté, sanglants, brisés, il sent à nouveau l'odeur de chair et de cheveux brûlés, masquant celle de volaille, seize cents poules caquetant démentes parmi les vélix de la Sûreté, les ambulances et les autos arrêtées, le duvet flottant dans l'air torride tandis que les terroristes se rendaient, mains derrière la nuque, et que les blessés criaient, la figure en sang.

Il se rend compte que Behrer le dévisage, sombre. Il se rend compte qu'il n'a pas répondu et se tait depuis un moment. Behrer a-t-il entendu parler de l'attentat, a-t-il vu un reportage?

«Est-ce que le monde va mieux?»

Peut-être simplement a-t-il lu sa réponse sur le visage de Valmont.

Daniel Sernine est né à Montréal en 1955. Il publie des récits fantastiques ou de science-fiction depuis 1975. Quatre recueils, une anthologie et le roman *les Méandres du temps* figurent à sa bibliographie, de même qu'un récit et neuf romans pour jeunes. L'un deux, *le Cercle violet*, lui a valu le Prix du Conseil des Arts 1984 en littérature de jeunesse. Il a, à divers stades d'achèvement, deux recueils de nouvelles fantastiques et trois de science-fiction, dont *Boulevard des étoiles*, qu'il espère bien voir paraître en 1989.

La vérité est aux toilettes et elle n'a pas tiré la chasse.

Léo Ferré